

Introduction

Corps, signe, sens

Corps, signe, sens

Dans le discours de la plupart des sciences humaines, le corps est revenu en force : en histoire, en sociologie, en poétique, en anthropologie et aussi...en sémiotique. Pourtant cette “incarnation” des sciences humaines (“embodiment”, disent les “cogniticiens”) se présente sous bien des figures et des motifs différents.

Quand l'historien s'intéresse aux odeurs¹, c'est d'abord parce qu'il garde en perspective l'histoire des pratiques scientifiques, et notamment celle de la médecine², mais aussi parce que sa conception de l'histoire accorde la meilleure place aux formes de la socialité et de la vie collective. Mais le cogniticien, à l'autre bout de la chaîne, s'intéresse au corps, pour l'essentiel, au nom du réalisme neurologique : les schèmes cognitifs sont “incarnés” parce qu'ils prennent forme dans les réseaux de neurones, indissociables de la “chair” à laquelle ils sont en permanence connectés³. Entre ces deux extrêmes, pour le poéticien, et pour une part croissante des sémioticiens, en revanche, le corps est d'abord le siège de l'expérience sensible et de la relation avec le monde en tant que phénomène⁴, dans la mesure où cette expérience peut se prolonger dans des pratiques significatives et/ou dans des expériences esthétiques.

Quant à l'anthropologue, il sait depuis longtemps que le corps est tout cela à la fois : un des vecteurs de la socialité et de la relation à autrui, l'objet et le support de pratiques thérapeutiques, rituelles et symboliques, l'ancrage principal des “logiques du sensible” et des formes de relations sémiotiques avec le monde environnant, caractéristiques de chaque culture.

De fait, les sciences de l'homme, habitées en permanence par le dualisme (corps & esprit, corps & âme, etc.), qu'elles y adhèrent ou qu'elles le récuse, ne cessent de balancer entre l'intégration et l'exclusion du corps. Pourtant ces choix ne se font, comme on vient de le suggérer, ni au nom du dualisme, ni même au nom de sa contestation moniste : l'éviction du corps, tout comme son retour, est de fait l'instrument d'autres décisions épistémologiques ou méthodologiques. Par exemple, les figures du corps confortent la pertinence des dimensions sociologiques et anthropologiques dans les recherches historiques, ou interviennent en faveur des

¹ Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille*, Flammarion, Paris 1986 [Aubier Montaigne, 1982], introduction, pp. I-VI

² Le livre d'Alain Corbin fait une grande place au courant hygiéniste en médecine.

³ Par exemple Francisco Varela, Evan Thompson & Eleanor Rosch, dans *L'inscription corporelle de l'esprit, Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil, 1993.

⁴ Chez Jean-Claude Coquet, notamment, dans *La quête du sens*, Paris, PUF, 1997.

hypothèses connectionnistes et “sub-symboliques”, dans les débats en Intelligence Artificielle⁵.

La question se pose donc aussi en sémiotique : au nom de quoi le corps est-il exclu ou intégré ?

Le corps a fait un retour explicite en sémiotique dans les années quatre-vingt, avec les thématiques passionnelles, avec l'esthésie et l'ancrage de la sémiosiologie dans l'expérience sensible. En effet, la question se pose à ce moment-là de l'articulation entre la sémiotique de l'action et la sémiotique des passions. Si on considère la sémiotique des passions comme un complément ou un dérivé de la sémiotique de l'action, on évite difficilement les errements normatifs et idéalistes; car dans ce cas la logique de l'action seule semble rationnelle et bien formée, et les passions apparaissent soit comme des perturbations et des dysfonctionnements des séquences narratives, soit comme leurs effets superficiels et accessoires ; on n'a pas besoin du corps, il suffit de complexifier la théorie de l'action. En revanche, si on considère que c'est la sémiotique des passions qui donne accès au modèle le plus général, à l'intérieur duquel la sémiotique de l'action apparaît comme un cas particulier, soumis à des conditions et à un point de vue restrictifs, alors il faut réviser en profondeur l'organisation de la théorie sémiotique, dégager des conditions de pertinence et définir les limites des différents champs de rationalité qui la constituent, et, notamment, reconsidérer la place du corps dans la *sémiotique*.

Mais on ne peut pas en rester à cet argument redondant : s'il y a des passions en sémiotique, il y a donc un corps sémiotique. Car le véritable gain théorique et méthodologique de la sémiotique des passions n'est pas le “retour du corps” ou la prétendue sémiotique du continu⁶, mais bien la syntaxe passionnelle, la constitution de séquences de pathèmes (dérivées de la syntaxe modale) résultat scientifique à l'aune duquel le thème du corps fait figure de ritournelle trop convenue. Si une sémiotique du corps est souhaitable, ce n'est donc pas pour conforter une sémiotique des passions, et se conformer aux modes intellectuelles, mais, au contraire, pour ouvrir un nouveau domaine d'investigations.

Le corps avait été exclu de la théorie sémiotique par le formalisme et surtout par le logicisme qui prévalaient dans la linguistique structurale des années soixante, mais aussi dans la théorie de l'action, dont les dettes à l'égard de la logique formelle, voire de la théorie des jeux,

⁵ L'I. A. de type “symbolique” ne fait en effet guère de place au corps, puisqu'elle travaille sur des modules isolables, composés de grandeurs discrètes et de type propositionnel. L'I.A. de type “connectionniste” suppose au contraire une interaction générale entre toutes les “entrées” et toutes les couches de neurones, et elle s'appuie pour cela, entre autres, sur l'évidente interconnection assurée par la chair vivante. Il y aurait dans ce débat deux représentations implicites du corps : un ensemble d'organes et de fonctions isolables d'un côté, et un corps-chair “sans organes” (à la manière de Deleuze), de l'autre.

⁶ La “sémiotique du continu” n'avait besoin ni du corps ni des passions pour voir le jour. Elle était déjà présente dans maintes théories linguistiques, notamment celle de Guillaume. En outre, il n'y a de continu pertinent d'un point de vue sémiotique qu'en raison des discontinuités qui s'y dessinent !

sont bien connues.

L'évolution de la définition de la *fonction sémiotique* est, à cet égard, très significative : dans la tradition saussurienne et hjelmslevienne⁷, la relation entre les deux faces du signe ou les deux plans du langage est toujours une relation logique, quelle qu'en soit la formulation : nécessaire ou arbitraire, selon le point de vue adopté, ou de présupposition réciproque. Ce type de relation se passe d'opérateur : on constate, *après coup*, une fois le signe stabilisé ou le langage institué, que le signifiant et le signifié, l'expression et le contenu, sont en relation de présupposition réciproque ; il n'y a donc pas lieu de s'interroger sur l'opérateur de cette relation, et, donc, sur le rôle de l'énonciation, encore moins sur celui du corps. Chez Saussure lui-même, symbolisée par une barre horizontale entre le signifiant et le signifié, la relation constitutive du signe est par définition désincarnée. On pourrait même faire l'hypothèse que, dans la perspective d'une sémiotique du corps, *a contrario* la notion de signe serait définitivement désuète et inopérante⁸, puisque les deux types de "figures" – au sens hjelmslevien – qui le constituent, le signifiant et le signifié, ne pourraient en aucune manière être traitées comme des corps.

La position de Hjelm selv (et non de la tradition hjelmslevienne) est en fait plus hésitante, car il ne cesse de proclamer (1) que la distinction entre plan de l'expression et plan du contenu est purement pratique et n'a pas de valeur opératoire, et (2) qu'elle est fluctuante, et dépendante du point de vue et des critères de pertinence de l'analyste. La relation de présupposition réciproque exprime donc en fait, dans la formulation logiciste de l'époque, une solidarité perçue comme fragile, mobile et immotivée, et qui demande l'explicitation d'un opérateur.

Mais, dès qu'on s'interroge sur l'*opération* qui réunit les deux plans d'un langage, le corps devient indispensable : qu'on le traite comme siège, vecteur ou opérateur de la sémiosis, il apparaît comme la seule instance qui soit commune aux deux faces ou aux deux plans du langage, et qui puisse fonder, garantir ou réaliser leur réunion en un ensemble signifiant.

Autre exemple, tout aussi significatif, celui du *parcours génératif*. Dans les années soixante-dix, A. J. Greimas propose d'organiser l'ensemble des composantes de la théorie sémiotique en un seul modèle génératif, à l'inspiration des grammaires chomskiennes ; les différents niveaux s'étagent, des plus abstraits aux plus concrets, depuis les structures

⁷ Je précise "dans la tradition..." ; j'aurais pu écrire "dans la vulgate...". Car on sait bien aujourd'hui, grâce aux travaux de Michel Arrivé, de Sémir Badir, de Simon Bouquet, de Claudine Normand et d'Herman Parret, notamment, que Saussure et Hjelmslev eux-mêmes ont sur cette question des positions à la fois plus nuancées, plus diverses, et parfois même, contradictoires, d'un texte à l'autre.

⁸ Hjelmslev considérait déjà le signe comme un "accident" de la fonction sémiotique, et n'avait pas retenu cette notion dans son *Résumé d'une théorie du langage* (version française : *Nouveaux Essais*, Paris, PUF, pp. 87-130).

élémentaires de la signification jusqu'aux structures narratives de surface⁹. C'est alors que l'on se heurte à la difficulté de justifier les conversions, parce que la seule solution envisagée est de type logiciste : l'horizon est toujours celui des algorithmes de réécriture de Chomsky, avec des règles de conversion qui ne sont que des déploiements logiques d'un niveau à l'autre, à signification constante.

Mais, dès le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, il est clair que, de niveau en niveau, ce qui est manipulé dans le parcours génératif, ce ne sont pas des formes logiques, mais des articulations signifiantes, que le parcours modifie, augmente et complexifie progressivement – il n'aurait même pas d'autre raison d'être –. Pourtant le parcours génératif reste un “simulacre formel”, un modèle de stratification logique (reposant sur l'opposition entre *hyponymie* et *hyperonymie*, chère à la sémantique logique des années soixante), qui est sensé se passer d'opérateur ; sur le principe¹⁰, on voit bien qu'il faudrait passer d'un modèle de stratification logique statique à un modèle topologique dynamique¹¹ ; mais la “dynamique”, sans opérateur explicite, n'est qu'un mot d'ordre, et pas une solution.

La théorie sémiotique semble alors obéir au régime de l' “histoire” selon Benveniste : tout comme le récit semble se raconter tout seul, sans narrateur, le parcours génératif “se parcourt” et “convertit” tout seul, en lui-même et automatiquement.

En revanche, si on traite les conversions comme des “phénomènes”, et non comme des opérations logiques formelles, alors ce sont des opérations qui impliquent un sujet épistémologique doté d'un corps, qui perçoit des contenus signifiants et qui en calcule et projette les valeurs. A chaque changement de niveau de pertinence, on peut imputer la réarticulation des significations à l'activité de cet opérateur sensible et “incarné” : il perçoit les significations d'un premier niveau comme des tensions entre catégories, des conflits gradués, et il tire de cette perception de

⁹ On trouve une présentation canonique du parcours génératif dans A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

¹⁰ Notamment sous la plume de Jean Petitot et de Jean-François Bordron, dans *Aspects de la conversion, Actes Sémiotiques*, Bulletin n° V, 24, CNRS-INALF, 1982.

¹¹ Les modèles morphodynamiques, et notamment ceux (cf. J. Petitot et P. A. Brandt) qui utilisent des représentations topologiques, traitent de fait les entités sémiotiques comme des *corps* : comment comprendre, autrement, que des entités abstraites puissent occuper une certaine étendue (dans l'espace et dans le temps), et être animées d'une certaine énergie ? (C'est ainsi, du moins, que j'interprète l'évolution d'une certaine conception de la sémiotique vers la “sémio-physique”). Herman Parret, par exemple, montre très bien, dans “Préhistoire, structure et actualité de la théorie hjelmslevienne des cas” (*Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 38, Limoges, Pulim, 1995), que la théorie “localiste” des cas, chez Hjelmlev, repose sur une expérience corporelle implicite : les trois dimensions retenues, la *direction* (rapprochement / éloignement), l'*intimité* (contact / non contact) et la *perspective* (objectivité / subjectivité) – *op. cit.*, p. 26 – présupposent que les formes actantielles impliquées dans les relations casuelles soient traitées comme des corps, et non comme des entités logiques. L'argument de l' “iconicité”, ou même celui de la “figurativité”, pour caractériser le statut sémiotique de tels modèles me semblent ou bien prématurés, ou bien nettement moins convaincants que celui de la “corporité” des structures et des formes.

nouvelles significations, articulées en forme de “valeurs positionnelles”, au niveau de pertinence suivant.

Le “retour du corps” dans la théorie sémiotique ne signifie donc pas, on le voit, un renoncement à son caractère de projet scientifique, et à la quête des formes et des “manières de signifier” qui le caractérise. En revanche, il procure une évidente alternative aux solutions logicistes : au lieu de traiter les problèmes théoriques et méthodologiques comme des problèmes logiques, on est désormais invité à les traiter sous l’angle phénoménal, et, pour cela, le corps de l’opérateur est requis. S’engager à traiter une relation, une opération ou une propriété comme un phénomène, c’est s’engager à examiner la formation des différences significatives et des positions axiologiques à partir de la perception et de la présence sensible de ce phénomène.

Mais, tout comme dans les autres sciences humaines, l’“incarnation” des concepts théoriques et l’attention portée au corps modifie les relations avec les disciplines voisines. Nous ne prendrons que deux exemples à cet égard.

Aussi longtemps que la sémiotique a été en quête de solutions “logiques” et formelles, elle a entretenu des relations très ambiguës avec la psychologie, et tout particulièrement avec la psychanalyse : comme les solutions retenues évinçaient évidemment toute une part de la signification humaine, cette “part d’ombre” dont s’occupe la psychanalyse, la sémiotique n’avait d’autre recours que de les déclarer non-pertinentes, ou de s’en remettre à la méta-psychologie freudienne pour les “sémiotiser”. Pourtant, la sémiotique des passions s’est clairement développée comme une alternative à une sémiotique psychanalytique ; aussi n’est-il plus nécessaire, aujourd’hui, et comme on le montrera ici-même, de passer par la méta-psychologie pour comprendre l’effet que cela produit, pour un actant sémiotique, et même un actant passionnel, d’ “avoir” ou d’ “être” un corps.

Bien sûr, cette position n’est pas sans conséquences. Par exemple, une sémiotique de l’action centrée sur le corps de l’actant, et non plus seulement sur l’enchaînement logique et canonique des épreuves, va redonner toute leur place à l’acte manqué, à la maladresse et à la péripétie, autant de phénomènes qui sont effacés dans une reconstruction rétrospective de la logique de l’action. De même, l’énonciation d’un corps-actant mêle inévitablement bredouillements, périodes balancées, fragments de “langue de bois”, lapsus et développements argumentés.

Dès lors, la pertinence de tel ou tel acte particulier ne peut plus être réduite à un “programme” de quête ou à un “projet” d’énonciation ; l’acte manqué est tout aussi signifiant que l’acte programmé, et son caractère apparemment accidentel ne fait que masquer la confrontation entre plusieurs directions signifiantes ou plusieurs isotopies, qui sont en compétition pour trouver place dans l’espace et dans le temps du déploiement de l’action. L’ “accident”, en l’occurrence, est une figure de discours, comparable à une figure de rhétorique, puisqu’il joue le même rôle que le “foyer” d’une telle figure, seul témoin observable d’un conflit et d’une substitution entre

programmes, entre parcours ou entre isotopies concurrents.

Second exemple. Le processus de sémiotisation de l'environnement, notamment la sémiotisation des objets ou des lieux – paysages et villes, par exemple – n'est plus, pour un opérateur incarné, la simple projection d'un simulacre sémiotique sur des objets appartenant à d'autres disciplines (l'ergonomie, la géographie, l'urbanisme, etc.). Il peut aujourd'hui être considéré comme un processus d'élaboration de la signification, à partir de l'expérience corporelle de ces objets et de ces lieux. En prolongement du sentiment d'existence lui-même, le corps se déploie à travers des “prothèses” et des “interfaces”, sous forme d'objets ou de parties d'objets qui gardent la mémoire de leur origine et/ou de leur destination corporelles, et qui résultent de la projection des figures du corps sur le monde. La sémiotisation de l'environnement – par exemple l'instauration d'un espace comme “paysage” –, ne résulte donc pas seulement de la perception, ou de l'adoption d'un point de vue, mais de la reconnaissance d'une expérience corporelle dans les formes du monde environnant.

L'approche sémiotique du corps doit enfin assumer une ambivalence récurrente, qui résulte du double statut du corps dans la production d'ensembles signifiants : (1) le corps comme substrat de la sémiosis, et (2) le corps comme figure sémiotique. Apparemment, la distinction est facile à établir : dans le premier cas, le corps participe de la modalité sémiotique et fournit un des aspects de la “substance” sémiotique ; dans le second cas, le corps est une figure parmi d'autres ; il prend alors la forme de figures du discours, figures de l'expression ou du contenu, qui résultent du processus de sémiotisation et de la “mise en forme” du corps des acteurs.

“Substance” et “forme”, la distinction serait donc aisée à tenir. Pourtant, dans l'analyse concrète, on rencontre des situations plus délicates. Si on examine par exemple les divers rôles du corps dans une perspective anthropologique, on s'aperçoit que ces deux dimensions sont étroitement entremêlées.

Dans la culture des Tin, en Nouvelle-Guinée¹², on constate que le corps est d'abord une “figure” conçue sur un principe méréologique : des parties (les membres et les organes) sont associées pour former un tout fédératif, où les parties doivent conserver leur identité ; mais cette figure apparaît immédiatement comme l'homologue de la représentation de l'environnement naturel, une configuration en archipel, en ce sens que les rapports entre les parties (les organes et les membres) sont homologues des rapports entre les îles et les eaux qui constituent le territoire de ce peuple.

Mais le corps est aussi en l'occurrence un principe explicatif, car, en retour, il offre la meilleure représentation de la “force de liaison” qui permet aux parties de l'archipel de “tenir

¹² Cette culture et cette langue rassemble environ trois mille membres-locuteurs, qui vivent dans des hameaux sur pilotis, et qui vivent du jardinage et de la pêche. Les informations ici mentionnées sont extraites d'une communication orale de F. Lupu (Séminaire intersémiotique, Paris, 17-03-1998).

ensemble” : cette force est une “tension de l’âme”, dénommée *wēdama*, qui doit être en permanence entretenue par l’attention et l’autoscopie et cette “explication” s’exprime tout particulièrement dans une conception originale de la santé et de la maladie : dans la maladie, ou bien les organes prennent leur autonomie, la force de liaison étant affaiblie (version *ive* de la maladie), ou bien ils perdent leur identité, la force de liaison étant trop puissante (version *mulobi* de la maladie)¹³. Mieux encore, lors de la préparation au mariage, les fiancés font une exploration minutieuse et mutuelle du corps de leur partenaire, en obéissant à un rituel d’attouchement et d’interaction, qui doit permettre de vérifier si la future réunion de ces deux corps ne va pas perturber le principe de liaison interne propre à chacun d’eux.

On voit bien ici, dans cet exemple cavalièrement présenté, que le corps est pour cette ethnie à la fois une configuration sémiotique (parties, force de liaison et formes de la totalité) pouvant faire l’objet d’une lecture sensible (tactile, visuelle, olfactive, etc.) lors des interactions sociales, et le ressort même de la sémiotisation de la vie toute entière : en lui réside en effet, à travers la représentation propre à ce groupe humain, la signification de son environnement et du cosmos : une conception du monde et une forme de vie ; une définition de l’actant compétent et une grille de lecture des événements du quotidien, le tout étant indissociable des pratiques de survie et de reproduction.

C’est dire que dans une sémiotique du corps, la forme et les transformations des figures du corps fournissent une représentation discursive des opérations profondes du processus sémiotique. Entre le corps comme “ressort” et “substrat” des opérations sémiotiques profondes, d’une part, et les figures discursives du corps, d’autre part, il y aurait donc place pour un parcours génératif de la signification, parcours qui ne serait plus formel et logique, mais phénoménal et “incarné”.

C’est la raison pour laquelle nous attacherons une grande importance aux figures discursives du corps (le mouvement, les enveloppes corporelles, par exemple), car elles donnent accès aux représentations profondes de la sémiosis en acte ; c’est pour la même raison que nous nous intéresserons aux différentes formes des champs sensibles et perceptifs, car ils fondent celles du champ énonciatif du discours.

La démarche que nous proposons ici, en trois moments qui forment chacun un chapitre, *I- Le corps de l’actant*, *II- Modes du sensible et syntaxe figurative*, *III- Figures du corps et mémoires discursives*, obéit globalement à cette dernière hypothèse de travail. (I) Reconnaître que l’actant est (a) un corps, c’est aussi s’interroger sur les effets de ce corps sur la sémiosis et sur les instances de discours qui la prennent en charge, ainsi que sur la théorie de l’acte et de

¹³ *Le paysage est un corps* : le cas évoqué ici suggère une relation analogique, mais nous montrerons que l’analogie n’explique rien, et qu’il faut d’abord comprendre la syntaxe de l’expérience sous-jacente.

l'action, dont il est l'opérateur. (II) Examiner ensuite la diversité des modes du sensible, c'est aussi explorer celle des champs sensibles, et construire les premiers éléments d'une syntaxe des figures corporelles du discours. (III) L'hypothèse d'une syntaxe figurative reposant sur les figures du corps conduit enfin à une typologie de ces figures, qui apparaissent d'un côté comme des formes sémiotiques de la polysensorialité, et, de l'autre, comme les supports de la mémoire du discours.

Pour tirer toutes les conséquences de cette hypothèse, l'espace d'un livre ne peut suffire. Mais on y verra pourtant l'actant retrouver la signification de ses erreurs et de ses lapsus ; l'acteur, se démultiplier en *force*, *forme* et *aura* ; les contenus de signification, s'envelopper à l'intérieur de contenants ; les supports sémiotiques, devenir des membranes protectrices et soumises à des inscriptions ; les transformations figuratives, se soumettre aux interactions entre le substrat matériel, les énergies et la forme des membranes qui les contiennent. On y verra enfin la syntaxe du discours se dessiner comme une mémoire des interactions entre figures, grâce aux empreintes qu'elles laissent et qui se donnent à lire sur le corps de ces dernières.